



**Médecin
psychiatre,
romancière,**
*filie de républicains
espagnols, Lydie
Salvayre a obtenu
le Prix Goncourt
2014 pour son livre
Pas Pleurer. Elle y
raconte de manière
romancée l'histoire
de sa mère qui
a vécu la brève
aventure anarchiste
et libertaire à
Barcelone en 1936,
avant la défaite et
l'exil en France.*

Lydie SALVAYRE

« J'AIME LA LITTÉRATURE QUI RÉVEILLE »

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

– **Lorsque vous avez appris que vous obteniez le prix Goncourt, quelle a été votre réaction ?**

– Évidemment, cela fait du bien, avec cette réserve que, au même moment, je venais d'apprendre que j'avais un cancer. Cela m'a permis de mettre le Goncourt à sa place, non pas au pinacle mais comme une chose heureuse qui a élargi mon public de lecteurs. J'étais consciente que tout cela compte moins que la vie tout simplement. Je regrette avec nostalgie la joie profonde que je n'ai pas pu avoir ce jour-là. La joie, je la voyais chez mes proches, chez mes sœurs, et moi, j'étais à la traîne et trop fatiguée pour cela.

– **Quelles ont été les réactions des lecteurs à la parution de ce livre ?**

– J'ai reçu un courrier considérable, notamment de réfugiés espagnols, de quelques survivants de cette époque, mais surtout des deuxième et troisième générations. Lors des dédicaces, chacun voulait me raconter *son* histoire. À côté de la grande Histoire, il y a autant d'histoires minuscules qu'il y a de personnes.

– **J'ai l'impression que la manière de qualifier ce que vous avez vécu, ce qu'ont vécu vos parents ou les personnages de vos romans, c'est l'intensité des émotions, des passions...**

– Comme lectrice, j'aime une littérature qui réveille, me saisit, me secoue. Je n'aime pas les livres qui m'endorment ni même ceux qui me pacifient. Le philosophe Gilles Deleuze disait : « *Il n'y a que la violence qui nous force à penser.* » J'aime les livres qui me forcent à penser, à réagir. Cela ne veut pas dire que ma vie est pleine de hauts et de bas. Je suis plutôt quelqu'un de placide mais je tiens à ce que l'écriture soit à vif et qu'elle fasse du bien et du mal.

– **Comment se sont passées votre enfance et votre adolescence ?**

– Je suis née en 1948 et j'ai passé mon enfance dans une commune du Sud-Ouest, près de Toulouse. Mon père était d'abord manœuvre puis maçon. Mes parents, réfugiés politiques espagnols, pensaient qu'ils n'allaient pas rester en France, que l'Europe allait mettre fin au franquisme. C'était une période qu'ils pensaient provisoire, assez joyeuse et

avec une communauté espagnole très soudée. Je me souviens de repas en commun d'une trentaine de personnes presque tous les dimanches avec des débats politiques, des chansons qui ont sans doute modelé mon rapport à la langue et au baroque.

– **Mais cet espoir de rentrer au pays a été déçu...**

– Mes parents se sont rendu compte peu à peu qu'ils ne rentreraient pas en Espagne. Petit à petit, la communauté s'est estompée et a commencé à s'intégrer doucement en France. J'ai le souvenir de parents qui parlaient un français de guingois et de la honte que j'éprouvais d'avoir un père prolétaire. Tous ces sentiments à leur égard vont se renverser, mais beaucoup plus tard.

**« J'aime les livres
qui me forcent à
penser et à réagir. »**

– **Quelle est aujourd'hui votre langue de prédilection ?**

– Ma langue est le français. Je parle, je rêve en français. C'est la langue qui m'a faite, que j'aime. Ma langue maternelle est l'espagnol et ce legs-là est présent aussi avec la culture qui l'accompagne, la littérature de ce pays, son art baroque. C'est une part de mon identité que je ne peux pas faire autrement que d'assumer. *Pas pleurer* est peut-être de tous mes livres celui où ces deux héritages se marient le plus.

– **Vous entrez ensuite en faculté, obtenez une licence de lettres et puis en 1968, changement de cap surprenant, vous entamez des études de médecine pour devenir psychiatre...**

– C'est un choix que j'ai compris postérieurement. Mon père avait des tendances plutôt paranoïaques, toujours sur le point de se sentir persécuté. Il a d'ailleurs fini sa vie à l'hôpital psychiatrique. Quand j'ai commencé mes études de médecine pour être psychiatre, il y avait probablement le désir enfoui de comprendre cela. Je me rendrai compte avec le temps que ce qui va me consoler est moins le savoir psychiatrique sur la psychose ou la folie que la littérature. Mais je ne regrette rien. J'ai exercé ce métier avec passion jusqu'en 2012.

– Vous avez accompagné des enfants, des adolescents en souffrance selon une approche particulière ?

– Il y a bien sûr à puiser dans le savoir psychiatrique et, pour moi aussi, psychanalytique. S'il m'a permis de comprendre des choses, il est loin de résoudre toutes les questions de l'existence. J'ai constaté que, souvent, des professionnels fonctionnent selon des dogmes, une manie poussée de l'interprétation. Par exemple, tel lapsus voudrait dire ceci ou cela. Ce genre d'interprétation simpliste m'agace profondément. Je n'aime pas trop les idées préconçues. Le simple bon sens est parfois très utile...

– Partagez-vous les idées de Boris Cyrulnik sur les capacités de résilience de certains enfants qui ont eu une enfance très difficile ?

– Je suis d'accord avec lui pour dire que des traumatismes de l'enfance ne sont pas nécessairement irrémédiables, qu'ils peuvent être parfois surmontés, et que ces traumatismes, si on les surmonte, peuvent même fortifier. Pour rendre grâce à Cyrulnik et pour prendre mon cas, je dirais que toutes les difficultés que j'ai connues dans l'enfance, notamment avec la langue française, et que j'ai surmontées, ont fait que je suis devenue écrivain. J'avais des parents qui s'exprimaient très incorrectement en français, ce qui aurait pu constituer pour moi un empêchement à bien parler cette langue. Or, cette difficulté a fait que j'ai tendu toutes mes forces pour l'approprier, l'aimer, et me passionner pour la lecture.

– « Pas pleurer » : c'est ce que disait votre mère face à l'adversité. C'est aussi une de vos manières d'être ou d'écrire...

– Dans mon livre intitulé *Sept femmes*, portrait de sept écrivaines, il s'agit presque à chaque fois de personnes qui ne spéculent pas sur la douleur pour écrire. Elles ne font pas une littérature larmoyante pour gagner le public. Faire ce type de littérature, cela m'écœure, et je suis infiniment reconnaissante par exemple à Marina Tsvetaieva qui, dans une lettre à Pasternak, recommande de ne pas pleurer. Comme nous tous, elle serait en droit de se plaindre parce que son sort est terrible, mais elle dit : « Pas pleurer... ». C'est comme une injonction à ne pas rentabiliser la douleur. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas l'exprimer. Il y a des larmes qui ne peuvent s'empêcher de couler, mais comme règle de vie et d'écriture, je déteste les geignards.

– Il y a aussi chez votre mère une disposition à l'oubli...

– À la fin de sa vie, elle a souffert de la maladie d'Alzheimer qui lui a permis d'oublier ce qui ne lui plaisait pas. Mais elle se souvenait toujours des épisodes joyeux de la guerre civile espagnole. C'est ce que j'ai retenu dans mon livre. La parenthèse libertaire et anarchiste a duré quelques mois à Barcelone en 1936 et est peu connue. Je m'y suis intéressée et si vous revoyez des images de cette période, c'est inouï de joie, de fraternité...

– Aujourd'hui, de nouvelles générations rêvent aussi d'un autre monde...

– Bakounine disait : « Il faut rêver l'impossible pour obtenir un peu de possible. » Il faut avoir des utopies pour obtenir un petit progrès. L'utopie est un moteur mais l'histoire

nous apprend que toutes les utopies se fracassent sur le réel et les passions des hommes. Les hommes sont mus par des rêves d'impossible. Je pense que la croyance en Dieu fait partie de cette espèce de rêve.

– Vous admirez Bernanos, catholique monarchiste qui, présent à Majorque en 1936, a dénoncé dans un essai, Les grands cimetières sous la lune, les atrocités qu'il a vu commettre par les franquistes contre des innocents avec la complicité de l'Église.

– Oui, je l'admire infiniment. C'est un vrai chrétien. Pour lui, L'Église refuge des pauvres, c'était une phrase qui a du sens. Dès lors, il trouvait abject la collusion de L'Église avec des tueurs d'innocents. Il disait qu'être un esprit libre, c'est accueillir la vérité d'où qu'elle vienne et rien n'est plus difficile que cela. Il a été courageux. Il a échappé à deux attentats en Espagne. On voulait le tuer. Pour lui, écrire, c'était vraiment prendre des risques, pour sa vie et ses convictions. Ce n'était pas une posture mais une position éthique. Il faut lire ses écrits de combat qui sont toujours d'actualité sur le règne de l'argent, même si ses romans sont aujourd'hui plus difficiles à lire. Ceci dit, il y a eu des prêtres, surtout dans le pays basque, qui ont eu une attitude remarquable. J'ai reçu une lettre d'un prêtre qui m'a expliqué que tous les religieux ne s'étaient pas soumis mais c'était l'injonction des évêques de soutenir les troupes franquistes.

– Comment vous situez-vous par rapport à la religion, notamment chrétienne ?

– J'ai deux visions d'enfance. Quand on allait chez ma grand-mère maternelle restée en Espagne, elle portait toujours un chapelet et passait une bonne partie de sa vie à l'église. Par contre, mon père m'a interdit de mettre les pieds dans une église et d'aller au catéchisme, ce qui ne m'a pas empêché de lire la Bible et les évangiles avec un intérêt passionné pour ces choses dont on est privé. Dieu pour moi, c'est l'interrogation des interrogations. Je souhaite qu'on puisse continuer à être athée et je m'inquiète du sort réservé aux athées, par exemple dans l'islam. On doit pouvoir critiquer la religion sans risque, je suis pour la liberté de conscience et des cultes. La religion est un fait. Si on la supprime, il y a aura autre chose à la place et on risque d'avoir des charlatans à tous les coins de rue. Les gens ont besoin de spiritualité, de quelque chose qui ne soit pas le matérialisme.

– Que pensez-vous des réfugiés du Proche-Orient et des attentats terroristes de ces derniers mois ?

– Je suis très touchée par ce qui se passe et horripilée tout autant par ceux qui, à gauche et bien à l'aise, se contentent de plaindre les pauvres réfugiés sans rien faire, que par ceux qui les rejettent en bloc. Je suis aussi interpellée par la pensée du philosophe slovène Slavoj Žižek pour qui les migrants du Proche-Orient ont un désir d'Occident, du capitalisme même, de la liberté, notamment sexuelle, que nous connaissons. Mais que ce désir inassouvi ou impossible à réaliser est devenu chez ceux qui font des attentats un désir inversé devenu haine de l'Occident. ■

Dernier livre paru : Lydie SALVAYRE, *Pas pleurer*, Paris, Éditions du Seuil, 2014. Prix : 7,30 € -10% = 6,57 €.

« Les hommes sont mus par des rêves d'impossible. Je pense que la croyance en Dieu fait partie de cette espèce de rêve. »